

Lacan ne s'est pas beaucoup étendu, du moins de manière explicite, sur ce qu'il convient d'appeler son invention: les séances de durée variable. Aussi s'agit-t-il de déduire les motifs de cette pratique à travers les repères théoriques qu'il a légués. A notre sens, et nous ne prétendons pas épuiser ce sujet, la pratique des séances à durée variable a pour visée de contourner les résistances attenantes à l'instance du moi. Synonyme de résistance, pour Lacan, le moi est le symptôme humain par excellence. Procédant par méconnaissance, dénégation (*Verneinung*) et projection, le moi résiste de façon typiquement paranoïaque. Aussi, évoquant sa thèse de doctorat après quarante ans de théorisation et de clinique, Lacan ne parlera-t-il plus des rapports entre la personnalité et la paranoïa mais en viendra à conclure que le moi *est* la paranoïa.

Ce qui anime Lacan au début de son enseignement, c'est de faire la part de ce qui ressort du symbolique ou de l'inconscient et de ce qui, à l'autre bout, relève du champ imaginaire, c'est-à-dire du moi. Ainsi, Lacan s'attelle à la tâche de remettre sur le chantier la conceptualisation du moi qui, déjà chez Freud, est loin d'être achevée. Prenant acte des difficultés que rencontre Freud, et faisant jardin à la française d'indications quelques fois inconsistantes, Lacan répartit le *Ich* freudien sur deux instances: le sujet de l'inconscient et le moi *stricto sensu*. Nous verrons que, ce faisant, Lacan est au plus près de l'ultime texte de Freud en cette matière, notamment *Le clivage du moi dans le processus de défense*.

En définitive, une des questions cruciales qui sous-tend la lecture et les commentaires lacaniens de Freud et des post-freudiens a trait à l'effectivité de l'analyse des résistances du moi. Tirant la conséquence des difficultés, sinon de l'impossibilité d'analyser les défenses du moi, Lacan prend le parti - freudien - de les contourner. A cet effet, il développe la technique de la séance abrégée.

Le plan d'approche de Lacan consiste donc d'abord à distinguer ce qui ressort du domaine de l'inconscient d'une part, de ce qui d'autre part relève du champ du moi. A ce titre il centre ses commentaires sur deux phénomènes cliniques repérés par Freud. Freud note en effet que lorsque l'analyse s'approche par trop du noyau du refoulé, deux phénomènes peuvent se produire, comme un phénomène de transfert - tel est le sujet de l'article *La dynamique du transfert* - ou encore une méconnaissance ou dénégation - ce dont traitent les *Études sur l'hystérie*. Or, si *La dynamique du transfert* pose qu'une résistance de transfert prend le relais de la résistance de l'inconscient tandis que les *Études* avancent que c'est un acte de méconnaissance et de dénégation, l'avancée de Lacan consiste à faire apercevoir que les deux textes ne s'excluent pas. En réalité tous deux sont des phénomènes attenants à l'instance du moi. Telle est ce dont Lacan entreprend de faire la démonstration lors du premier séminaire.

## **1. Parole vide et parole pleine: La dynamique du transfert**

Traitant d'un problème qui, pour Lacan, se situe précisément au croisement du sujet de l'inconscient et du moi, l'article de Freud, *La dynamique du transfert*, lui sert d'entrée en matière. Situons tout d'abord le texte. Si Freud découvre dès le début de sa pratique que le transfert est la condition préalable et le moteur de l'analyse, il devra pourtant se rendre compte que celui-ci s'avère également la résistance la plus coriace au déroulement de la cure. Datant de 1912, *La dynamique du transfert* constitue la première approche systématique de ce paradoxe. Distinguant le transfert négatif (sentiments hostiles) du transfert positif et répartissant ce dernier sur un versant tendre et un versant érotique, Freud explique le problème de la résistance de transfert par le biais des affects: «Voici donc la solution de l'énigme: le transfert sur la personne de l'analyste ne joue le rôle d'une résistance que dans la mesure où il est un transfert négatif ou bien un transfert positif composé d'éléments érotiques refoulés». Reprenant cette topique trois ans plus tard avec *Observations sur l'amour de transfert*, Freud confirmera sa thèse de 1912 en resserrant le problème de la résistance de transfert autour du transfert négatif et positif. Aujourd'hui acquise, cette thèse a depuis fait ses preuves. Cependant, l'article de 1912 contient également un enseignement des plus précieux quant au thème des résistances du moi. Du moins, est-ce ce que Lacan s'applique à démontrer.

Partant du concept de la résistance de transfert tel que l'approche Freud en 1912, Lacan argumente que le phénomène de résistance que Freud y décrit relève non pas du transfert, mais de l'instance du moi. Lacan part de ce passage-clé de *La dynamique du transfert*: «Étudions un complexe pathogène (...) depuis sa manifestation dans le conscient jusque dans ses racines dans l'inconscient, nous parvenons bientôt dans une région où la résistance se fait si nettement sentir que l'association qui surgit alors en porte la marque et nous apparaît comme un compromis entre les exigences de cette résistance et celles du travail d'investigation. L'expérience montre que c'est ici que surgit le transfert. Lorsque quelque chose parmi les éléments du complexe est susceptible de se reporter sur la personne du médecin, le transfert a lieu, fournit l'idée suivante et se manifeste sous la forme d'une résistance, d'un arrêt des associations par exemple. De pareilles expériences nous enseignent que l'idée de transfert est parvenue, de préférence à toutes les autres associations possibles, à se glisser jusqu'au conscient justement parce qu'elle satisfait la résistance. (...) Toutes les fois que l'on se rapproche d'un complexe pathogène, c'est d'abord la partie du complexe pouvant devenir transfert qui se trouve poussée vers le conscient et que le patient s'obstine à défendre avec la plus grande ténacité». Et Freud d'ajouter dans une note de bas de page «qu'il ne faudrait cependant pas conclure à une importance pathogénique particulièrement grande de l'élément choisi en vue de la résistance de transfert (...). Sa valeur n'est que tactique et n'existe que pour le combat».

Dépliant cet extrait clinique, Lacan met tout d'abord en relief qu'il y a en jeu deux résistances qui, en outre, sont de types radicalement différents: d'une part la résistance qui émane du refoulé - «Étudions un complexe pathogène (...) depuis sa manifestation dans le conscient jusque dans ses racines dans l'inconscient, nous parvenons bientôt dans une région où la résistance se fait si nettement sentir...» - et d'autre part la résistance que Lacan relie au moi, notamment l'idée de transfert projetée sur la personne de l'analyste que l'analysant défend avec obstination et ténacité.

Le nerf de la démonstration de Lacan consiste à mettre en valeur que le phénomène d'arrêt du travail analytique ne puise pas sa source dans une idée de transfert faisant partie de l'inconscient, mais découle plutôt du fait que le dit travail a déjà basculé dans le champ du moi. Ainsi Freud amalgamerait-il la résistance du refoulé - le noyau sur lequel bute l'association libre - et ce qui, dans un deuxième temps, va la recouvrir - les mécanismes de défense du moi. En d'autres termes, la résistance dont traite l'article de Freud ne serait pas un phénomène de transfert, mais un phénomène moïque. Qui plus est, l'instance du moi n'aurait ici d'autre fonction que celle de masquer la véritable résistance qui, elle, relève du refoulé. Évoquons à ce titre la remarque de Freud disant qu'il ne faudrait pas conclure à une importance pathogénique particulièrement grande de l'élément choisi en vue de la résistance de transfert, que sa valeur n'est que tactique et n'existe que pour le combat.

Voyons maintenant leur dynamique ou la façon dont la résistance du refoulé et la résistance du moi s'enchaînent. Le schéma L inscrit quatre pôles et des trajets qui les relient. Les trajets qui nous intéressent sont ceux qui vont de A à S et de *a* à *a'*. Faisant écho au terme freudien d'Autre scène (*Anderes Schauplatz*), le A majuscule désigne l'inconscient du sujet, figuré par la lettre S. La flèche qui les relie constitue l'axe symbolique et représente le travail analytique de la révélation de l'inconscient. Par conséquent s'y loge également la résistance qui part du refoulé ou du complexe pathologique, comme s'exprime Freud. La flèche qui relie les petites lettres *a* et *a'* figure, elle, l'axe imaginaire entre deux *ego*. Polarisant le sujet de l'inconscient et le moi, le schéma L de Lacan permet de bien profiler cette dynamique. C'est au moment où le travail analytique bute sur la résistance du refoulé, que secondairement, l'axe imaginaire va se matérialiser: «C'est en tant que le sujet arrive à la limite de ce que le moment permet à son discours d'effectuer de la parole, que se produit le phénomène où Freud nous montre le point d'articulation de la résistance à la dialectique analytique». Autrement dit, arrivée à la limite de ce que le sujet parvient à articuler sur l'axe symbolique, butant sur le noyau refoulé, la parole subit une torsion: maintenant l'analysant s'adresse à l'analyste, le «prend à témoin» par exemple. A ce niveau, ce n'est plus le sujet de l'inconscient qui parle, mais le moi: le moi de l'analysant s'adresse au moi de l'analyste. L'axe imaginaire ayant supplanté l'axe symbolique de l'élaboration de l'inconscient, la psychanalyse a dérivé dans le champ du moi... et ses auxiliaires: méconnaissance, dénégation, projection.

Reprenant le phénomène de transfert décrit par Freud à l'intérieur de sa théorie de la parole, l'axe imaginaire est donc pensé comme l'axe de la communication entre deux moi. Faisant médiation ou créant un lien entre deux *ego*, l'axe imaginaire est l'axe de ce que Lacan appelle la parole vide. Loin de Lacan l'idée de déconsidérer la communication ou le lien que crée la parole entre *ego* hors domaine de l'analyse - il s'agit, bien entendu, de garder à l'esprit que les termes de «vide» et de «médiation» ne prennent leur sens qu'appliqués au contexte analytique. Établissant un lien entre deux *ego*, la parole vide est donc comprise comme vide de sens inconscient en ce que le travail analytique ne consiste pas en un échange entre deux moi.

L'axe imaginaire de la parole vide peut prendre différentes apparences. Il peut être hostile comme dans les cas qu'évoque Freud, mais également docile ou séducteur. A ce titre nous évoquons un analysant de

Lacan qui lors des séances analytiques ne cesse de parler de Dostoïewski. Peut-être veut-il émouvoir Lacan ou l'intéresser ou l'épater. Quoi qu'il en soit, ses propos n'ont d'autre visée que de créer un lien avec (le moi de) Lacan afin d'éviter le travail analytique. Un autre cas de figure est la prise à témoin. Le fait de parler de ses souffrances, ses péripéties amoureuses et professionnelles, etc. comme il sied à un analysant appliqué, n'implique pas nécessairement que l'on soit dans le discours analytique. Dans ces différents cas de figures, les propos de l'analysant sont rigoureusement vides.

Aussi, lorsqu'il situe l'analyse sur l'axe symbolique entre le sujet et l'Autre et non pas sur celui qui unit deux moi, Lacan est-il au plus près de l'invention freudienne de l'association libre. Ne s'adressant à personne en particulier, en définitive, l'association libre commence là où la communication ou l'échange entre deux moi s'arrête. Observant en ceci fidèlement le précepte freudien, Lacan insistera sur le fait que dans le champ psychanalytique, le signifiant ne s'adresse nullement à un interlocuteur - l'analyste en l'occurrence - mais à un autre signifiant. Car, si cette méthode de l'association libre qu'invente Freud veut dire quelque chose, c'est bien que tel symptôme, pensée, rêve ou lapsus ne sauraient livrer leur sens inconscient qu'à condition de les insérer logiquement dans la chaîne psychique inconsciente (*sic.*) dont ils font partie. Ainsi Freud découvre-t-il la signification de l'obsession de L'Homme aux rats en laissant s'articuler le signifiant «rat» à la chaîne signifiante composée par *Rate* (somme d'argent), *Heiraten* (le mariage de ses parents que L'homme aux rats répète à travers son scénario de remboursement), *Spielratte* (joueur invétéré, renvoyant à son père qui perdit la somme d'argent qu'il était sensé gérer), etc. Le travail analytique ne se déroulant pas entre deux moi, mais entre le sujet et son inconscient, l'analyste ne saurait donc se tenir en lieu ni place du moi. Si Lacan lui assigne la position de l'Autre, c'est donc pour accentuer que sa fonction consiste précisément à s'annuler comme «moi» à dessein de se faire le support de l'*automaton* du signifiant.

## **2. La technique: l'analyste en position de moi ou d'Autre**

Venons-en à l'aspect technique. Quelles sont les positions respectives de Freud et de Lacan quant à cette résistance du moi? Considérant que l'arrêt a à voir avec une idée de transfert, Freud «assure le patient qu'il se trouve sous l'empire d'une idée se rapportant à la personne du médecin ou à quelque chose qui concerne ce dernier. Une fois cette explication donnée, l'obstacle est surmonté ou, tout au moins, l'absence d'association s'est transformée en un refus de parler».

S'il est vrai que cette résistance ne tient pas au transfert mais au moi, la méthode que préconise Freud n'est peut-être pas la plus indiquée dans ce genre de situations. En témoigne encore une fois la remarque dont il fait état dans sa note, disant qu'il ne récolte que du matériel tactique, sans aucune importance pathologique. Comme cette façon d'opérer a pour effet de mettre l'analyste en position d'*alter-ego* sur l'axe imaginaire, Lacan émet par rapport à cela de sérieuses réserves: «Je vous ai enseigné aussi que l'interrogation de l'analyste quand le sujet s'interrompt - laquelle, parce qu'elle vous a été indiquée par Freud, est devenue pour certains presque automatique - "Ne pensez-vous pas à quelque chose qui me regarde, moi, l'analyste?" - n'est qu'un activisme qui cristallise l'orientation du

discours vers l'analyste. Cette cristallisation rend seulement manifeste ceci que le discours du sujet, pour autant qu'il n'arrive pas jusqu'à cette parole pleine où devrait se réaliser son fond inconscient, s'adresse déjà à l'analyste, qu'il est fait pour l'intéresser, et se supporte de cette forme aliénée de l'être qu'on appelle l'ego». Autrement dit, une telle intervention appelle, sinon se met au diapason de la résistance moïque du patient. C'est de cette façon que Lacan structure également le cas d'Anna Freud. Autant Lacan honore sa description minutieuse du moi et de ses mécanismes de défenses, autant il discute sa manière d'y répondre dans l'analyse. Ne les prenant pas de biais, mais tâchant d'interpréter les mécanismes de défense du moi de son analysante, Anna Freud est irrémédiablement entraînée dans une relation duelle-imaginaire. Rappelons le cas à l'esprit. Les raillant et s'en moquant, l'analysante d'Anna Freud méconnaît son angoisse et son symptôme. Or, il suffit qu'Anna Freud pointe ces mécanismes de défense du moi pour que ceux-ci se dirigent vers elle. Suite à son intervention, c'est maintenant sur elle - Anna Freud - que le moi déverse un torrent de moqueries et de persiflages. Et comme elle le note elle-même, une fois engagée dans ce champ, la situation analytique est devenue parfaitement stérile. De fait, dans le domaine imaginaire d'ego à *ego*, ne sont de mise que méconnaissance, dénégation et projection.

Dès lors, que faire lorsque l'analyse s'est rabattue sur l'axe *ego-alter ego*? Ayant basculé dans l'axe imaginaire, toute intervention interprétative aura pour effet l'acquiescement lorsqu'elle s'accorde avec le moi de l'analysant ou une défense agressive lorsqu'elle s'y oppose. Suggestion et consentement dans l'un, persuasion et réaction agressive dans l'autre, quoi qu'il en soit, dans les deux cas, les bornes de l'analyse sont largement dépassées. L'alternative que propose Lacan est la suspension de la séance. En effet, pour Lacan, il s'agit de nous faire apercevoir qu'une résistance «moïque» de l'analysant ne réussit que pour autant que l'analyste y donne prise. En effet, si la parole vide a structure de communication ou de médiation, elle présuppose un interlocuteur. Il s'ensuit que l'analyste y est forcément pour quelque chose lorsque l'analyse est entravée par les résistances du moi: «Si vous avez affaire, dans le moment que nous étudions, à l'*ego* du sujet, c'est que vous êtes à ce moment le support de son *alter ego*». De là la formule haute en couleur selon laquelle «il n'y a dans l'analyse d'autre résistance que celle de l'analyste». Effectivement, si une résistance «moïque» parvient à entraver l'analyse, c'est que l'analyste a abandonné ou s'est laissé déloger de la place d'Autre. En témoigne Anna Freud. Pris dans ce contexte, la technique de la séance ajournée s'explique comme le refus, de la part de l'analyste, de revêtir une position d'*ego*. En suspendant la séance, l'analyste se soustrait à la position d'*alter ego* où l'*ego* de l'analysant tâche de le loger.

Mais ce n'est pas tout. La suspension ne consiste pas uniquement à court-circuiter la parole vide qui tâche de faire médiation entre deux moi. Nous avons vu que la résistance du moi se met en branle à un moment très précis, notamment lorsque la parole pleine s'approche par trop du refoulé. La résistance qui part du moi a donc pour fonction de masquer ou de redoubler la véritable résistance qui, elle, relève du refoulé. Aussi la coupure qu'introduit la levée de la séance ne prévient-elle pas uniquement le moi de déployer son activité de masquage, mais en plus, et surtout, celle-ci occasionne une ouverture sur la résistance du refoulé, qui contrairement aux résistances du moi n'est pas vide de sens

inconscient. Mettant à nu la résistance de l'inconscient, la coupure offre donc à l'analysant la possibilité de l'analyser.

### **3. Dénégation, méconnaissance et projection: *Études sur l'hystérie***

Reste à établir le rôle de l'instance du moi ainsi qu'à conférer une place à la technique de la séance courte par rapport au phénomène de dénégalation et de méconnaissance. Dans ses *Études*, Freud décrit l'inconscient comme une suite de représentations psychiques stratifiées et concentriquement disposées autour d'un noyau central qui repousse ou résiste au discours - «noyau de souvenirs où le facteur traumatisant a culminé ou bien où l'idée pathogène s'est le plus nettement formée». Ces strates présentent en elles-mêmes une résistance égale, or cette dernière croît à mesure que le travail analytique pénètre plus profondément au travers de ces couches et s'approche du noyau (...). Notons que jusqu'ici *La dynamique du transfert* est homogène aux *Études*. Au fur et à mesure qu'elle s'avance dans l'inconscient, l'analyse bute sur la résistance qui part du refoulé. Les voies s'écartent quant à la suite en ce que les *Études* mentionnent que ce sera une résistance sous forme de méconnaissance ou de dénégalation (*Verneinung*) qui prendra la relève de la résistance émanant du refoulé et non pas une résistance liée au transfert: «A mesure que l'on pénètre plus profondément au travers de ces couches, la reconnaissance des souvenirs qui émergent se fait plus difficile jusqu'au moment où l'on se heurte au noyau central des souvenirs dont le patient persiste à nier l'existence lors de leur apparition».

Pour ce qu'il en est de ce phénomène de dénégalation et de méconnaissance, l'analyse de L'Homme aux rats déborde d'exemples. Nous en reproduisons quelques fragments. Lors de la sixième séance, L'Homme aux rats raconte «qu'à 12 ans il aimait une petite fille qui, malheureusement, ne partageait pas son affection. Il se souvient avec certitude que lui vint alors l'idée qu'elle serait affectueuse envers lui s'il arrivait un malheur. Or, la condition qui s'imposa à lui avec force fut: si son père mourrait». Freud note que le moi de L'Homme aux rats rejette immédiatement ce souvenir et combat l'idée qu'un souhait fut ici exprimé - «ce n'avait été qu'un enchaînement d'idées», proteste L'Homme aux rats. Néanmoins, dans la même séance, il (L'Homme aux rats) lui vient à l'esprit «qu'une pensée semblable lui était venue six mois avant la mort de son père. Il était amoureux mais n'avait pu envisager une union à cause de difficultés matérielles. Comme un éclair, lui vint alors l'idée que par la mort de son père, il deviendrait peut-être tellement riche qu'il pourrait se marier». Suit l'indignation de son moi à l'égard de cette pensée surgie de son inconscient... «d'autant plus, dit-il, qu'il est certain n'avoir jamais pensé qu'il put souhaiter la mort de son père» - on ne pourrait rêver de plus bel exemple d'une dénégalation. Freud poursuit: «Ne pouvant croire qu'il (L'Homme aux rats) ait jamais eu ce souhait contre son père, il reprend le même sujet dans la septième séance. Il se souvient d'un roman de Suderman qui lui avait fait une impression très profonde, et dans lequel une sœur, au chevet du lit de l'autre, souhaite cette mort afin d'épouser son mari, puis se suicide, parce qu'après une telle bassesse elle ne mérite pas de vivre. Il comprend cela et trouve tout à fait juste de périr à cause de ses pensées, car il est sûr qu'il ne mérite rien d'autre». Et Freud de noter la contradiction avec ce que L'Homme aux

rats énonce au début de la séance, notamment qu'il n'avait jamais eu ce souhait. Avec la quatorzième séance, le thème du rapport au père se boucle: «Deux fois dans sa vie, lors de son premier et deuxième coït, il eut après coup l'idée suivante: n'est-ce pas là une situation grandiose? Pour cela, on pourrait faire n'importe quoi - par exemple assassiner son propre père». Suit la scène cruciale de son père le battant à l'âge de 3 ans qui mène L'Homme aux Rats à reconnaître et assumer sa fureur à l'égard de son père.

La ligne de partage entre le sujet et le moi s'y montrant à ciel ouvert, le phénomène de la dénégation illustre au mieux ce que Lacan entend par ces deux termes. Prenons les deux exemples cliniques de Freud: un patient lui dit «Vous allez penser que je veux dire quelque chose de blessant, mais réellement cela n'entre pas dans mes vues»; un autre, faisant le récit d'un rêve, termine par: «Vous vous demandez qui peut bien être ce personnage du rêve. De toute façon, ce n'est pas ma mère». Comme de juste, Freud conclut qu'il s'agit bel et bien de la mère et d'une pensée blessante. Autrement dit, Freud considère l'idée ou la pensée formulée et laisse pour compte le déni et la projection par lesquels le moi de l'analysant tâche de s'en démarquer. Structurée de manière lacanienne, la pensée exprimée - l'idée blessante et la mère - est du côté (symbolique) du sujet tandis que l'instance qui dénie et projette sur l'autre/analyste, est du côté (imaginaire) du moi. Dans son acception lacanienne, le moi n'est autre que l'instance qui méconnaît, dénie et projette sur l'autre les vérités qui sortent de son inconscient.

Si la méconnaissance et la dénégation sont donc des résistances qui procèdent de l'instance du moi, il s'agit évidemment de tenir compte du fait que le moi lacanien n'est pas identique au *Ich* de Freud, encore qu'il soit conceptualisé à partir de données freudiennes. Lisant le Freud de la deuxième topique avec les textes qui lui sont postérieurs, Lacan prend le parti de cliver en deux l'instance freudienne du moi. A son sens, le *Ich* de Freud, du moins le *Ich* consigné par l'écrit métapsychologique *Le moi et le ça*, regroupe et confond des composantes hétérogènes. Autrement dit, le *Ich* freudien assimilerait deux instances opposées que Lacan appellera le sujet (de l'inconscient) et le moi. Il sera dit qu'avec cette conceptualisation, Lacan reprend le problème que Freud laisse irrésolu. En effet, le dernier mot de Freud sur l'*ego* - notamment *Le clivage du moi dans le processus de défense* de 1938 - n'a plus grand chose à voir avec le moi que décrit *Le moi et le ça* de 1923. Au vrai, une lecture chronologique des textes montre clairement qu'à partir de 1923, Freud n'aura de cesse de nuancer et même de déconstruire sa propre conceptualisation du moi. Rassemblant les découvertes dont il fait état dans *La perte de réalité dans la névrose et la psychose* (1924), *La dénégation* (1925), *Le fétichisme* (1927), *Analyse finie et infinie* (1937), pour ne nommer que ceux-là, l'article sur *Le clivage du moi* de 1938 établit pour ainsi dire le bilan quant à l'instance du moi. Et celui-ci équivaut à une profonde révision des thèses qu'il dépose en 1923. Enseigné par sa clinique, Freud réalise que, contrairement à l'évidence, la perte de réalité n'est pas un critère pouvant différencier la psychose de la névrose et de la perversion. Apparaissant également dans la névrose et la perversion, le rejet de la réalité n'est donc pas un exposant de la psychose, (mais du moi, insistera Lacan)! Exit donc le moi comme représentant de la réalité. Idem pour l'autre grande particularité du moi, notamment la fonction de synthèse, prise

trop facilement pour allant de soi, remarque Freud. Ce qui embarrasse Freud c'est que le *Ich* est l'instance qui en même temps déclenche et méconnaît le refoulement, et cela avec une conviction qui confine à l'incroyance (*Unglauben*) qui fait escorte à la paranoïa. De là l'expression de clivage. En effet, sous l'effet d'une pulsion, le moi peut se diviser. Une partie du moi nie un aspect de la réalité parce que refoulé, l'autre par contre, la reconnaît; en témoignent le symptôme et le fétiche en ce que ceux-ci ne sont rien d'autre que le retour du refoulé sous une forme chiffrée, méconnaissable. Ainsi, avec sa distinction du sujet et du moi, Lacan non seulement prend acte de la problématique du clivage qu'expose Freud en 1938, mais en outre y répond. Répartissant le clivage du moi sur les instances du sujet et du moi, Lacan débarrasse en outre la théorie analytique des notions du moi «sain» (avec lequel l'analyste établit une alliance) et du moi «malade». Le sujet est l'instance où est logé le savoir inconscient; à l'autre extrême, le moi est l'instance par définition malade du fait que c'est de là que partent la méconnaissance, la dénégation et la projection.

#### **4. Interpréter ou contourner?**

Comment traiter ces phénomènes de dénégation et méconnaissance? Ce qu'on sait de sa pratique sur ce sujet indique que Freud ne se sentit pas appelé à se prêter à l'épreuve de force ni à verser dans la suggestion. Preuve à l'appui, les brouillons du début de la cure montrent sans l'ombre d'un doute que Freud n'interprète ni n'agit sur la résistance moïque de L'Homme aux rats à l'endroit des souvenirs qui surgissent de son inconscient. Nulle part, on ne voit le moi de Freud entrer dans le combat avec le moi de L'Homme aux rats, lui mettant par exemple ses deux dénégations sous le nez. Que se serait-il passé si tel avait été le cas? L'effet est cousu de fil blanc. Soit le patient persévère dans la méconnaissance, soit il la reçoit docilement. Dans le premier cas, la dénégation et la projection pourront durer sans fin, dans l'autre, l'acquiescement bétonnera le refoulement en ce sens que le matériel soi-disant reconnu n'aura pas d'effets subjectifs ou thérapeutiques. Aussi, Freud prend-il le pli de ne pas interpréter les résistances moïques de L'Homme aux rats, mais de les contourner en lui exposant quelques conclusions générales auxquelles sont parvenues la théorie et la pratique analytique, notamment l'importance de l'enfance, le déplacement d'affects... Ceci a pour conséquence - les brouillons le montrent très nettement - que la cure ne s'embrouille ou ne s'enlise pas dans l'analyse des résistances du moi. Au contraire: suite aux interventions de Freud, apparaît du nouveau matériel inconscient. Contrairement à ce qu'affirment certains auteurs nord-américains dont Kriss, pour ne nommer que le plus connu, à savoir que Freud endoctrinerait L'Homme aux rats, nous ne croyons pas que les interventions théoriques de Freud ont pour but de convaincre. D'ailleurs, convaincu, L'Homme aux rats ne l'est nullement, quand bien même ses énonciations et souvenirs sont «formels». Du reste, Freud s'exprime très clairement là-dessus: ce type d'intervention ne sert à rien d'autre qu'à biaiser les résistances du moi: «On ne cherche jamais dans de telles discussions à amener la conviction chez le malade. Ces discussions ont pour but d'introduire les complexes refoulés dans le conscient, de provoquer une lutte, dont ils sont l'objet, dans le domaine des processus psychiques conscients et de



faciliter l'apparition hors de l'inconscient d'un matériel nouveau. La conviction, le malade ne l'acquiert qu'après avoir retravaillé lui-même le matériel. Tant que la conviction reste chancelante, il faut penser que le matériel n'est pas épuisé». En d'autres termes, les bouts de théorie ne s'adressent pas au moi de L'Homme aux rats, mais à L'Homme aux rats comme sujet de l'inconscient qui, dans le cas présent, répond par de nouveaux souvenirs.

## **5. La dynamique de l'imaginaire**

Freud ne s'acquitte donc pas des résistances du moi en rentrant dans l'axe imaginaire. S'adressant à l'inconscient, celui-ci répond par la production de nouveaux souvenirs devant lesquels le moi finit par s'incliner. Reste à déterminer si ce procédé technique marche à tous les coups. Ce n'est pas couru d'avance que les résistances du moi cèdent devant les «preuves accablantes» que constituent les productions de l'inconscient. Surtout à ce jour. Faisant partie de la culture ambiante, le moi et ses mécanismes de défenses se sont déjà largement emparés de la théorie psychanalytique. La présentation d'un bout de théorie n'a donc plus le même effet aujourd'hui qu'elle en avait du temps de Freud. Au jour d'aujourd'hui, ce n'est plus l'inconscient qui répond, mais le moi. On imagine aisément L'Homme aux rats contemporain répondre par un: «Je vois où vous voulez en venir; en fait, je me sens coupable de nourrir des pensées homicides inconscientes à l'adresse de mon père»... Et de se retrouver dans l'axe imaginaire.

Le problème technique que pose la méconnaissance et la dénégation est donc de la même étoffe que le problème de la parole vide, à savoir comment faire pour manier encore valablement la parole, lorsque le discours de l'analysant a basculé dans l'imaginaire? Ici, il n'est peut-être pas dénué d'importance de souligner que dans son questionnement de la méthode post-freudienne d'interprétation des résistances du moi, Lacan ne conteste pas nécessairement la justesse des interprétations. Il est évident que dans une large partie des cas, l'analyste voit juste lorsqu'il les pointe. Or la difficulté ne réside pas dans la validité de l'interprétation, mais dans le champ où elle est prise. En effet, à l'intérieur d'une situation duelle entre deux moi, toute parole est inévitablement absorbée par la dynamique imaginaire qui la caractérise, c'est-à-dire: méconnaissance, dénégation et projection. C'est dans cet ordre d'idée que Lacan pose que l'imaginaire appartient à un champ qui se situe au-delà du vrai et du faux. A l'intérieur d'une situation strictement duelle, c'est-à-dire sans point de référence externe, on ne peut asseoir qu'une projection soit erronée. Dans de telles circonstances, une idée ou un sentiment est effectivement toujours imputables à l'autre.

Conclusion à laquelle, par leurs propres voies, aboutissent également les théoriciens nord-américains de la communication. La mettant à plat, ceux-ci font la démonstration que la communication duelle est régie par les mécanismes de la méconnaissance et de la projection («ce n'est pas moi, mais lui...»). Reprenons un exemple issu de leurs travaux. Il s'agit d'un problème de couple qui repose sur le fait que l'époux a un caractère passif-retranché et l'épouse une propension à critiquer et à chicaner. Rendant compte de leur problème, lui dit qu'il n'a d'autre recours contre ces perpétuelles critiques que

de se retrancher; à l'opposé, elle affirme que cette explication fautive de façon outrancière la réalité des choses car elle chicane justement parce qu'il est toujours replié sur lui-même. Ainsi, l'homme explique son comportement comme étant généré par celui de sa femme et vice-versa. Les théoriciens de la communication mettent donc en évidence que dans un semblable champ duel, il est effectivement impossible de déterminer où est la cause et où est l'effet - si le comportement de l'homme est à la base de celui de sa femme ou si les agissements de la femme, au contraire, induisent ceux de son époux. Ce qui, du reste, ne contrarie en rien la certitude de chacun des protagonistes que c'est l'autre qui a tort. A juste titre d'ailleurs, car la dualité en vase clos formant un cercle vicieux sans début ni fin intrinsèques, les deux locuteurs sont également autorisés à prétendre à la vérité de leur position. Qui dira lequel a raison et lequel a tort? Étant au-delà du vrai et du faux, ce champ duel ne se prête donc pas à l'analyse. Tout au plus se laisse-t-il ordonner par un jugement arbitraire venant d'une instance tierce. Et là, on sort des compétences de la psychanalyse.

Si Lacan introduit la technique de la coupure, c'est donc encore une fois parce que l'interprétation des résistances du moi est un procédé qui ne marche pas. Pas moyen de lever la méconnaissance du moi envers le sujet de l'inconscient en maniant la parole, du moins sans abandonner l'éthique psychanalytique. Pris dans cette conjoncture, la suspension de la séance s'explique donc par la prise en compte du sujet de l'inconscient au détriment du moi. Nous avons vu que la dénégation et la méconnaissance ne se produisent pas à un moment indifférent. Ces mécanismes du moi se mettent en branle lorsque le travail analytique bute sur la résistance de l'inconscient. Concrètement, il s'agit donc de couper la séance sur le point où le signifiant s'annule sur cette résistance. Ceci a pour effet de le ponctuer ou de le mettre en valeur et de contrer sa reprise imaginaire par le moi - du moins à l'intérieur de la séance analytique. Évidemment l'analysant peut persister dans la méconnaissance une fois sorti du cabinet - à cela il n'y a pas grand-chose à faire, psychanalytiquement - mais au moins, l'analyste ne s'en fera pas le complice. Court-circuitant sa reprise par le moi, la suspension de la séance a pour but d'impliquer, d'arrimer l'analysant au signifiant produit par son inconscient. Faisant remarquer à l'analysant que c'est lui et nul autre qui a produit tel ou tel signifiant/souvenir, la coupure de la séance équivaut par conséquent à un «Je ne te le fais pas dire».